

LAURA ALCOBA

LES PASSAGERS DE L'ANNA C.

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MANÈGES. PETITE HISTOIRE ARGENTINE, *roman*, 2007.

JARDIN BLANC, *roman*, 2009.

LES PASSAGERS DE L'*ANNA C.*

LAURA ALCOBA

LES PASSAGERS
DE L'ANNA C.

roman

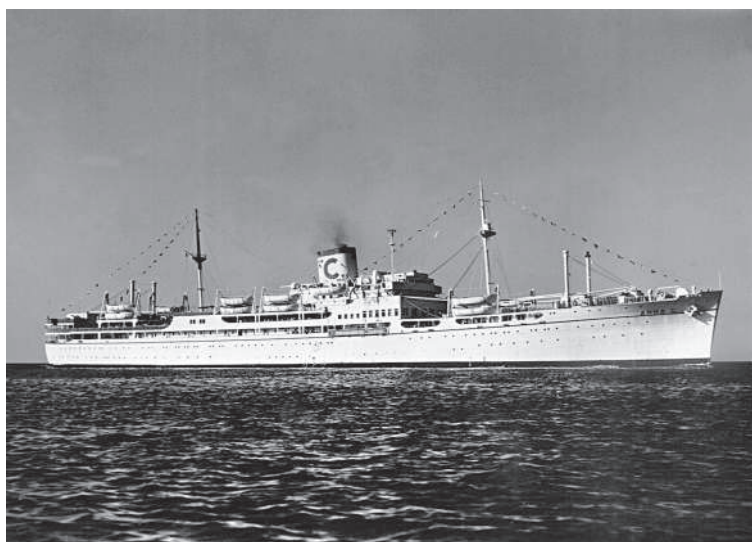
nrf

GALLIMARD

*à la foi envolée,
aux illusions perdues*

« Bientôt surgirent des mœurs nouvelles et passionnées. [...] exposer sa vie devint à la mode; on vit que pour être heureux après des siècles d'hypocrisie et de sensations affadissantes, il fallait aimer quelque chose d'une passion réelle et savoir dans l'occasion exposer sa vie. »

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*



Lors de notre traversée de l'Atlantique à bord de l'*Anna C.*, je devais avoir un peu plus d'un mois. Je ne sais pas quel nom je portais à l'époque — mes parents ne s'accordent pas sur la question, comme sur tant d'autres choses. Ce qui est certain, c'est qu'à bord de ce bateau mon nom n'était pas celui sous lequel je suis née. Et que ni l'un ni l'autre ne correspondent à celui que je porte aujourd'hui.

*

Les témoins que j'ai pu interroger sont tous d'accord sur un point : à l'Ouest, leurs habits ne passaient pas inaperçus. À bord de l'*Anna C.*, tous les membres du groupe dans lequel se trouvaient mes parents portaient des vêtements cubains et soviétiques.

À son arrivée à Santos, au Brésil, comme lorsqu'elle a enfin atteint Buenos Aires à bord d'un second bateau, ma mère portait un manteau vert olive qui couvrait ses jambes jusqu'à mi-mollet, une jupe droite et un pull à col rond d'une couleur tout aussi austère. En la voyant débarquer à

Buenos Aires, mes tantes ont pouffé : ça, elles s'en souviennent toutes parfaitement. C'est que dans les grandes villes d'Amérique du Sud comme à Paris les filles portaient alors des minijupes coupées dans des tissus fleuris et des cuissardes noires. Comme Brigitte Bardot.

Soledad n'avait pas encore vingt ans mais elle était déjà maman — de Laura Sentis Melendo ou de Laura Rosenfeld. À moins que ce ne fût de Laura Moreau. Ou Moreaux. Peut-être sa fille s'appelait-elle à l'époque Laura Godoy ? Ma mère ne sait plus très bien.

*

Ma mère ne sait plus très bien, parfois, et il arrive que mon père ne se souviennne pas davantage. Pourtant, depuis de longs mois, je m'efforce de reconstruire ce bout d'histoire : deux grands adolescents (mes parents) s'embarquant à l'insu de leurs proches pour aller à Cuba. Pour vivre librement un amour auquel s'opposait mon grand-père maternel qui craignait une mésalliance et pour y recevoir la clé qui leur permettrait de changer le monde. L'un et l'autre se confondant à l'époque dans leur esprit.

Ils quittèrent leur domicile au début du mois de septembre 1966, y retournèrent au milieu de l'année 1968. Après avoir réalisé un drôle de périple qui les conduisit de Buenos Aires à Paris, de Paris à Prague, de Prague à La Havane. Où ils ont vécu près d'un an et demi. Puis de La Havane à Prague et de Prague à Gênes. Où ils prirent l'*Anna C.* avec quelques compagnons, de fortune ou d'infortune. Plus un bébé né par accident dont personne n'a pu me dire quel pouvait bien à l'époque être le nom.

Comment tu t'appelais à bord de l'Anna C. ? Mais je ne

sais pas, je ne sais plus. Voilà ce que ma mère m'a dit et répété maintes fois. — Et toi, papa, te souviens-tu du jour où le bateau a atteint les côtes brésiliennes, peux-tu me dire au moins si c'était bien au mois de mai ? Et l'identité qui était la tienne à bord de l'Anna C., es-tu vraiment sûr de l'avoir oubliée ? — Je crois bien, oui. En tout cas je ne saurais être affirmatif.

Multiplication des voyages, valse des identités et des faux papiers, souvenirs contradictoires, conflits des mémoires. Doutes, oublis, lacunes. Durant ces derniers mois d'enquête, recueillant les récits de mes parents et de tous les survivants de cette aventure cubaine que j'ai pu questionner, j'avoue que je me suis perdue, quelquefois.

*

Dans le salon de son appartement parisien où il me reçoit au début du mois d'août 2010, Régis Debray me fait gentiment remarquer que, dans cette histoire que je lui ai brossée à gros traits, il y a peut-être plus de suppositions que d'informations, tellement de zones d'ombre encore. Il ne veut pas vraiment me décourager, dit-il, mais une question s'impose.

Sur quoi vais-je écrire ?

Sans doute autant sur ce que je sais que sur tout ce qui me résiste encore.

Sans doute puiserai-je autant dans ce qui a été formulé que dans certains silences.

Le goût du secret qu'a cultivé toute une génération de révolutionnaires, voilà ce à quoi je me suis d'abord confrontée. Discretion et clandestinité. En toute circonstance, occultation, feintes et faux-semblants. On peut dire que

c'est réussi, oui. Les mémoires des uns et des autres semblent s'y être au bout du compte pas mal égarées. Mais je connais un peu ces jeux de piste et de masques, alors je vais tenter de retrouver l'histoire qui y est longtemps restée cachée et muette.

*

Ce qui est certain, c'est qu'à La Havane mes parents ont fait leur expérience de la Révolution. Qu'ils y ont eu des déceptions, nombreuses. Des espoirs, vains. Des visions, peut-être. Et si cet homme à lunettes, au visage glabre, qui est allé leur rendre visite au milieu du mois d'octobre 1966 alors qu'ils recevaient leur initiation révolutionnaire à Pinar del Río, était le Che, El Comandante ?

*

Mais de quoi se souviennent-ils et que savez-vous ? me demande Régis Debray.

La première chose que j'ai remarquée quand j'ai pénétré dans le salon de l'appartement de Régis Debray, c'est, au-dessus de la cheminée, une série de bougies à l'effigie de Lénine, de différentes tailles et couleurs, disposées en file indienne devant un buste. De Lénine, également. L'une des bougies avait été à moitié consumée. Les autres semblaient attendre que leur tour arrive, sagement, en rang d'oignons. Conjuraison ou offrande ? Tournant la tête vers la cheminée, j'ai cherché en vain un secours du côté des bougies avant de m'entendre lui répondre : *Je ne sais pas si c'est qu'ils se souviennent mal ou qu'ils ne veulent pas se souvenir. J'ai tout de même rassemblé un certain nombre*

d'informations. D'une conversation à l'autre, je crois entrevoir à présent le fil d'une histoire. Le puzzle prend forme, même s'il reste toujours quelques pièces manquantes.

J'ai réussi à constituer la liste des neuf personnes qui ont voyagé ensemble à bord de l'*Anna C.*, sans doute à la fin du mois de mai 1968, pour rejoindre l'Amérique du Sud à partir de Gênes. Je ne sais pas sous quel nom ces neuf voyageurs ont été enregistrés, j'ignore quel masque ils s'étaient alors choisi, mais je sais qui ils étaient *en vrai*.

Dans les années qui ont suivi leur retour en Argentine, cinq des personnes qui se trouvaient à bord de l'*Anna C.* ont été assassinées ou sont mortes de manière violente dans des affrontements avec la police. Cinq sur neuf : la mort sort gagnante, donc, si l'on ne me compte pas parmi les voyageurs. En revanche, si l'on considère que, même si je n'avais qu'un mois, il y a lieu de me compter parmi les leurs, ça nous fait, aujourd'hui, cinq morts et cinq survivants. Match nul.

Quoi qu'il en soit, dans l'un comme dans l'autre cas de figure, ce n'est pas la vie qui l'emporte.

Deux des personnes qui se trouvaient à bord du bateau sont mortes le même jour, le 7 septembre 1970, lors d'une fusillade : Fernando Abal Medina et Gustavo Ramus. Le premier a été tué par la police, le second par une grenade qu'il tenait dans ses mains. L'un est mort «au combat», l'autre s'est tué lui-même, accidentellement. À moins qu'il ne s'agît d'un suicide ? Le spectre d'un autre match nul se profile, tellement signifiant vu d'aujourd'hui.

Combat *vs* suicide : un partout.

Premiers pas

On prétend que tout a commencé au mois d'avril de l'année 1966, dans les bois qui se trouvent aux abords de la ville de La Plata. À moins que ce ne fût au mois de mai ? Peu importe. Ce qui est certain, c'est qu'on était au cœur de l'automne austral quand Cabezón a rejoint Manuel et Soledad qui l'attendaient sur un banc, main dans la main.

Cabezón était drôlement fier de surgir au volant d'une voiture. Une voiture qui avait dû, un jour, être entièrement noire. Malgré le pare-chocs droit, mi-orange et mi-rouillé, le trou à la place du phare gauche et les rayures qui lézardaient le capot, Cabezón était sûr de faire son petit effet. Et il n'avait pas tort. Le sourire qu'il arborait au volant de la chose aurait paru immense s'il n'avait pas eu ce visage qui semblait avaler chacune de ses expressions ; la moindre de ses émotions disparaissait fatalement dans la boule de chair en forme de pleine lune qui lui tenait lieu de tête.

— Tu as le permis, Cabezón ? demanda Soledad, à la fois surprise et admirative.

— Le permis de quoi ?

Manuel éclata de rire et Soledad se sentit idiote.

— Allez, c'est parti ! lança-t-il aux amoureux.

Dès qu'ils montèrent dans la voiture, Cabezón s'en-gouffra à toute allure dans une de ces rues étroites qui traversent le bois, avant de caler brutalement. Il essaya en vain de redémarrer le moteur une bonne dizaine de fois.

— Avec ce qu'il y a dans le coffre, il vaut mieux qu'on ne s'attarde pas trop ici...

— Ne t'inquiète pas, Cabezón. Soledad et moi, nous allons pousser ce bout de ferraille, ça marche parfois.

Après qu'ils l'eurent poussée quelques mètres, la voiture réagit, enfin. Soledad et Manuel y remontèrent aussitôt.

Bientôt, ils laissèrent derrière eux les bois pour atteindre les terrains vagues qui sont bien au-delà de la voie ferrée, du côté de Los Hornos. Comme prévu.

Cabezón avait pris avec lui deux revolvers et quelques balles. C'est lui qui les a sortis du coffre pour les montrer à Soledad, mais il n'a rien dit. Comme d'habitude, c'est Manuel qui a parlé le premier.

— Tu dois d'abord apprendre à charger ton arme. Ce n'est pas sorcier, Soledad, tu verras.

Manuel s'est sans doute placé juste derrière la jeune fille afin d'accompagner chacun de ses gestes en ce jour de baptême. Un peu en retrait, probablement, Cabezón les regardait faire. Ce qui est certain, c'est que lorsque le coup de feu est parti, soudain, les mains de Soledad ont été violemment emportées vers l'arrière et qu'elle a poussé un cri dont Manuel se souvient encore.

— Pour une première fois, ce n'est pas si mal, a dit Manuel.

Puis il a tiré à son tour, trois ou quatre fois, avec une indéniable assurance. Manuel venait d'avoir dix-huit ans mais ça faisait déjà longtemps qu'il s'entraînait dans les terrains vagues qui sont au-delà du bois. La plupart du temps, en compagnie de Cabezón, qui était bien plus qu'un ami d'enfance — son éternel confident, son auxiliaire en cas de besoin, son compère en toutes circonstances.

— Qu'est-ce que tu as dit à tes parents, qu'est-ce que tu as inventé pour qu'ils te laissent sortir cette fois-ci ? a demandé Manuel à Soledad.

— J'ai dit que j'allais voir Jorgito s'entraîner au rugby.

— Elle est bien bonne celle-là, a-t-il dit, tandis qu'il admirait la crosse brillante de l'arme qu'il avait entre les mains. Jorgito, c'est bien ce crétin à mocassins qui te tournait autour ? Ça ne m'étonne pas que ce con joue au rugby. Et qu'en plus, il plaise à tes parents...

Puis il a tiré une dernière fois et tous ont vu tomber une des branches du platane qui leur servait de cible. Dans la lumière blonde de cette fin d'après-midi, le tronc de l'arbre avait pris des reflets cuivrés. Lorsque la branche est tombée à terre, des centaines de feuilles mortes se sont envolées soudain. C'était sans doute une illusion, mais ils ont eu l'impression qu'elles sont restées en suspension de longs instants au-dessus du sol avant de retomber loin du platane et jusqu'à leurs pieds.

Mais Cabezón commençait visiblement à s'impatienter. Il a parlé, enfin.

— Eh, c'est mon tour maintenant !

Manuel et Soledad se sont probablement adossés à la voiture presque noire, tandis que Cabezón tirait, quatre ou cinq fois de suite, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de muni-

tions. Contrairement aux bras de Soledad, ceux de Cabezón, à chaque coup de feu, restaient presque immobiles. Mais c'est sa tête que les tirs faisaient vibrer ; chaque fois qu'il appuyait sur la détente, ses joues molles étaient traversées de tremblements intenses. On aurait dit deux morceaux de gélatine collés de part et d'autre de son visage.

Puis ils sont repartis tous les trois vers le centre-ville. Avant qu'elle ne descende de voiture, Manuel a glissé à l'oreille de Soledad :

— Je passerai te chercher demain à la sortie du lycée.

Ce qu'il fit. Et les jours suivants, aussi.

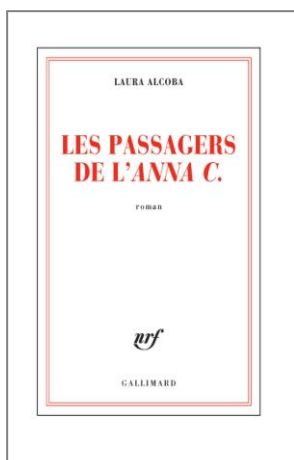
Les reliques et les chiens

Durant les mois qui suivirent, ils n'arrêtèrent pas de se voir. D'aller aux bois avec Cabezón. De s'entraîner à manier les deux revolvers qu'il avait réussi à se procurer. De rêver le nouveau monde qui viendrait et dont ils seraient. Ça, ils en étaient persuadés.

Ce qui est resté de tous ces moments passés ensemble, c'est forcément une sorte de nébuleuse, un amas brumeux et insaisissable, comme les traces lumineuses d'un véhicule lancé à toute allure et qui a déjà disparu au bout du virage. La mémoire de Soledad, elle le sait, a trié, choisi, mis de l'ordre et cherché du sens, a posteriori. Reconstituit. Elle a bien en tête des images, certaines scènes, des pans entiers de conversation, mais elle ne saurait dire avec certitude s'ils sont le résultat de la fusion de moments distincts ou s'ils ont vraiment eu lieu tels qu'elle se les remémore, en une séquence continue et cohérente. Mais qu'importe.

Composition : Graphic Hainaut
Achevé d'imprimer sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne
Dépôt légal : décembre 2011
Numéro d'imprimeur :
ISBN 978-2-07-013492-2/Imprimé en France.

184990



Les passagers de l'Anna C. Laura Alcoba

Cette édition électronique du livre
Les passagers de l'Anna C. de Laura Alcoba
a été réalisée le 02 décembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134922 - Numéro d'édition : 184990).

Code Sodis : N49911 - ISBN : 9782072449635

Numéro d'édition : 232845.